

Notices biographiques sur l'entourage du Prince de Talleyrand

par André Beau

Tirées des deux ouvrages publiés par André Beau sur Talleyrand, homme privé et son entourage - «Talleyrand. - Consulat, Empire, Restauration.» Royer 1992 - «Talleyrand. L'apogée du sphinx, la Monarchie de Juillet» Royer 1998. Les notices en gras sont tirées du livre «chronique indiscrète de la vie d'un Prince» celles en italiques du livre «L'apogée du sphinx»

Alexandre I^{er}

Né en 1777, tsar de toutes les Russies de 1801 à 1825, date de sa mort. C'était un personnage élégant, gracieux et plein d'esprit. En cela, il ressemblait à Talleyrand, et Napoléon dira de lui: «On doit s'en défier»

Ami de Bonaparte en 1801, l'assassinat du duc d'Enghien et les premières conquêtes impériales le poussèrent dans le camp des coalisés. L'entrevue d'Erfurt (1808) fut pour lui l'occasion de comploter avec Talleyrand, dont il sera l'hôte privilégié, à Paris, en 1814. Talleyrand le poussera alors à accepter le retour de Louis XVIII.

Il tentera de se faire attribuer la Pologne au Congrès de Vienne, s'attirant ainsi l'inimitié de Metternich, entre autres.

Aux idées libérales du début de son règne succéda une conduite despotique, troublée par une dévotion mystique, laquelle le conduira vers de sombres pressentiments.



Adolphe de BACOURT

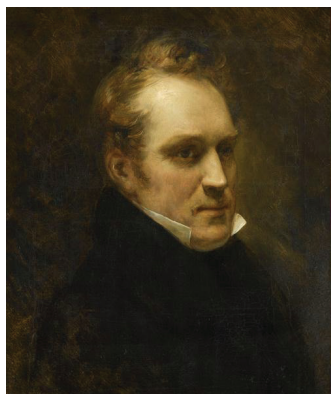
Adolphe Fourier de Bacourt naît à Nancy en 1801. Il embrasse la carrière diplomatique à l'âge de 21 ans. Dès 1822, il est attaché à la légation de Suède, puis, l'année suivante, à celle de Hollande.

Lorsqu'éclate la révolution de 1830, il est destitué mais bientôt rappelé pour suppléer l'incapacité du titulaire en service à La Haye, Bertin de Vaux. Son habileté le fait nommer second secrétaire d'ambassade à Londres, aux côtés de Talleyrand, dès novembre 1830.

Une fructueuse entente s'établit alors entre les deux hommes, et davantage encore entre Bacourt et la duchesse de Dino au faîte de sa splendeur et de son influence sur son oncle. Cette liaison non exclusive allait durer plus de 30 ans et nous procurer le texte de la Chronique de la duchesse, ouvrage essentiellement composé d'extraits des lettres échangées par elle avec son fidèle correspondant.

Bacourt, aidé en cela par le Prince, quitte Londres pour Carsruhe en 1835. Là, il se lie avec la société princière et cosmopolite habituée de Baden-Baden. Présent à Paris lors de la mort de Talleyrand, il s'en voit confié tous les papiers dont il assumera la garde puis le classement, à partir de 1841. En parfaite entente avec Mme de Dino.

On sait la polémique qui accompagnera la sortie des Mémoires, à l'initiative du duc de Broglie, en 1891, quant à leur authenticité. Bacourt mourra à Nancy, en 1865, trois ans après sa chère amie.



Prosper, baron de BARANTE

Connu comme littérateur et homme politique, Prosper de Barante naît à Riom en 1782. Fils du préfet de Genève, il éprouve ses premières amours, rien moins qu'à l'égard de Germaine de Staël, déjà bien adulée en cette année 1805. En 1807, il se lie d'amitié avec la troublante Mme Récamier, laquelle, semble-t-il, n'avait rien d'autre à offrir à ses admirateurs.

Barante se fait remarquer de bonne heure en littérature, poussé par Mme de Staël. Conseiller d'Etat dès 1806, il est chargé de diverses missions en Espagne, à Dantzig, à Varsovie et en Silésie. Préfet de la Vendée en 1809, puis de la Loire-inférieure en 1813, il devient, sous la Restauration, député libéral et directeur général des Contributions indirectes. Consacrant une grande partie de son temps à des travaux historiques, il devient, sous Louis-Philippe, ambas-

sadeur à Turin (1830) puis à Saint-Petersbourg (1835).

Ecrivain prolifique, il a laissé notamment une monumentale Histoire des ducs de Bourgogne de la Maison de Valois et des Souvenirs comportant un certain nombre de lettres échangées, soit avec Talleyrand, soit avec Mme de Dino.

Pair de France, il avait assisté aux derniers instants du prince de Talleyrand, dont il prononça l'Eloge à la tribune de la Chambre des Pairs le 8 juin 1838.

Il devait mourir au château de Barante, près Le Dorat (Puy-de-Dôme), en 1866.

Pauline, duchesse de BAUFFREMONT

Marie-Antoinette-Rosalie Pauline de Quelen de La Vauguyon naît en 1771.

Elle épouse, en 1787, à Saint-Ildefonse (Espagne), Alexandre-Emmanuel-Louis de Bauffremont, dit le prince, puis le duc de Bauffremont (1773-1833).

Vers 1808, elle se lie d'une intense amitié avec le prince de Bénévent, amitié qui, comme presque toujours chez Talleyrand vis-à-vis des femmes, durera toute la vie. On l'appelait « la grande oie de M. de Talleyrand à cause de son long cou et de son admiration sans borne » pour le prince.

Elle avait pour belle-soeur, la princesse Hélène de Bauffremont (1774-1836) et le second de ses fils, Théodore, épousera en 1819, la jeune Laurence de Montmorency, soeur aînée de la future duchesse de Valençay, Alix de Montmorency.

La duchesse de Bauffremont perdit son mari du choléra en 1833. Elle-même, mourra en 1847.

Louis-François BERTIN de VEAUX

Louis-François Bertin de Veaux naquit à Paris en 1771, cinq ans après son frère Louis-François, dit Bertin l'aîné, le fondateur du Journal des Débats, en 1799.

Il seconda son frère dans la direction du Journal, tout en patronnant une maison de banque qu'il avait fondée en 1801.

Il devint vice-président du Tribunal de Commerce, suivit Louis XVIII à Gand, fut député en 1820 et Conseiller d'Etat en 1827. Démissionnaire en 1829, il prédit la Révolution de 1830, fut rappelé au Conseil d'Etat peu après et devint Pair de France en 1832.

Il devait mourir en 1842.



Bruno-Gabriel-Paul, marquis de BOISGELIN

Bruno-Gabriel-Paul de Boisgelin, marquis de Boisgelin en 1819, naquit en 1767.

Capitaine d'infanterie en 1789, il émigra et participa à l'affaire de Quiberon (1795).

Royaliste dans l'âme et ardent légitimiste, il se fit remarquer par sa liaison avec Aimée de Coigny, divorcée de Montrond, laquelle le seconda efficacement dans l'approche discrète de Talleyrand, en vue de préparer le retour des Bourbons.

Boisgelin fut successivement maître de la garde-robe du roi (1814), pair de France (1815), colonel de la garde nationale de Paris et premier chambellan du roi en 1820.

Cette même année 1820, Madame de Coigny décéda, non sans avoir institué Talleyrand son légataire universel.

Le marquis de Boisgelin s'éteignit à Paris en 1827.



Charles-Marie-Isidor de Bourbon, DON CARLOS

Charles-Marie-Isidor de Bourbon, infant d'Espagne, frère cadet de l'infant Ferdinand - plus tard Ferdinand VII, naquit en 1788. Lors de l'abdication de son père Charles IV, il dut renoncer à tous ses droits et suivre son frère aîné et leur oncle, don Antonio, dans leur exil de Valençay (1808-1814).

Rentré en Espagne, il épousa, en 1816, la fille de Jean IV, roi de Portugal. Mécontent du quatrième mariage du roi son frère, il s'éleva contre l'abolition de la loi salique et fut exilé au Portugal.

A la mort du roi, il prendra la tête du mouvement carliste et entraînera l'Espagne dans la guerre civile. Vaincu, il devra se retirer en France et vivre à Bourges, à l'hôtel Panette, de 1839 à 1845.

Son signalement, noté lors de son passage à Châteauroux, en 1839, précisera: «51 ans - 1,62 m - cheveux roux, rares et longs - sourcils roux - front découvert - yeux gris roux, enfoncés - nez aquilin, un peu long - menton long - bouche grande - barbe rousse - favoris très longs mais rares - moustaches rougeâtres tombant sur les lèvres - parle un peu du nez - regarde toujours en face, la tête constamment inclinée sur la poitrine, sans avoir le dos voûté - sourit presque continuellement - sa tenue manque de dignité»

Don Carlos mourra à Trieste, en 1855.

André de CASTELLANE

Boniface-Louis-André de Castellane, issu d'une antique famille de Provence, comptant les Charron de Ménars en Blésois parmi ses alliances, naquit à Paris en 1758.

Marié une première fois en 1789, il se fit remarquer par son esprit libéral. Néanmoins emprisonné sous la Terreur, il ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre.

Nommé préfet des Basses-Pyrénées en 1802, il est jugé d'esprit brillant mais d'«activité un peu turbulente». Il voit passer les princes d'Espagne à Bayonne, en 1808, et se remarie en 1810, avec une Rohan-Chabot, cousine de sa première femme. Il est révoqué la même année.

Devenu député des Basses-Pyrénées et pair de France en 1815, il est nommé lieutenant-général en 1816 et comte-pair héréditaire en 1819. Toujours épris de libéralisme, son salon, très brillant, était ouvert au plus grand nombre. Il devint encore marquis-pair héréditaire en 1829.

Père du futur maréchal de Castellane (1788-1862), il décéda à Paris en 1837 et repose à Aubergenville.

Lady CLANRICARDE

Unique fille de l'influent George Canning (1771-1827), avocat, membre de la Chambre des Communes, puis ministre des affaires étrangères et premier ministre, Henriette Canning naît en 1804.

Elle épouse en 1825, l'homme politique Ulick-John de Burgh (1802-1874), fait Marquis de Clanricarde en cette occasion. Ce dernier était issu d'une vieille famille irlandaise. Il fut appelé à siéger à la Chambre des Communes en 1826. Il est secrétaire aux Affaires étrangères de 1825 à 1827 et membre du Conseil privé de la couronne d'Angleterre, en 1830.

C'est durant l'ambassade de Londres que le prince de Talleyrand et surtout Mme de Dino se lient d'amitié et nouent des relations avec cette authentique représentante de l'aristocratie britannique, pleine de bonnes manières mais le coeur sec. Lady Clanricarde, l'une des nombreuses invitées de 1834 en Berry, mourra en 1876.

Duchesse de COURLANDE

Anne-Charlotte-Dorothée de Medem naquit en 1761. C'est en 1779 qu'elle épousa le duc Pierre II de Courlande (1724-1800), de 37 ans son aîné, homme rude et violent, aux accès de fureur imprévisibles, mais excessivement fortuné.

Au château de Sagan, où l'existence était celle des petites cours allemandes, la duchesse préférait son domaine personnel de Löbichau.

Le chevalier Batowski, le comte Pahlen, le beau baron d'Armfelt se succédèrent dans le coeur de la jeune duchesse. Ses quatre filles légitimes nous sont connues: elles étaient toutes plus belles les unes que les autres et eurent leur heure de célébrité au congrès de Vienne.

La dernière, Dorothée, née en 1793, fut un temps promise au duc de Berry, en exil à Mitau. C'était sans compter sur la rencontre, à Varsovie, de Batowski et de Talleyrand, déjà liés par des intérêts de finance, et sur l'influence du tsar Alexandre qui trouva là un moyen de manifester sa reconnaissance aux «conseils» du prince de Bénévent, en donnant son accord pour le mariage avec Edmond de Périgord, neveu de Son Altesse. Installée à Paris, chez Talleyrand, dès le printemps 1809, la duchesse devint très vite l'amie intime du prince. Dans l'été 1811, elle loua le Château-Neuf de Saint-Germain-en-Laye, bientôt transformé en officine anti-napoléonienne. Elle vint à Valençay sous la Restauration, installée dans la chambre d'honneur.

Elle s'éteignit à Löbichau en 1821, et Talleyrand la pleura.



Emmerich de DALBERG

Emmerich de Dalberg, neveu du baron Charles-Théodore, lequel fut célèbre comme prince-primat et grand-duc de Francfort-sur-le-Main, naquit en 1773 à Mayence.

Mince et de petite taille, il fréquente le baron de Vitrolles, émigré. Homme d'argent, il fut très vite en contact avec Talleyrand et nos deux affairistes eurent fréquemment partie liée : l'un et l'autre se retrouvent, mêlés à de nombreuses tractations.

Créé duc français (1810) et comblé de bienfaits par Napoléon, Dalberg n'en était pas moins imprudent dans ses propos: l'empereur, qui le sut, ne réagit point.

Dalberg fut encore l'instrument de Talleyrand lors du retour des Bourbons en 1814 et participa au congrès de Vienne. Plus tard, il devint ambassadeur de France à Turin, sera créé duc-pair héréditaire. Il se rallia à la Monarchie de Juillet et mourra à Herrnsheim, près de Worms, en 1833.

Alexandre, duc de DINO

Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord naît à Paris en 1813. Il est le second fils d'Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino et de sa célèbre épouse Dorothée, née princesse de Courlande. Donc, l'un des petits-neveux de Talleyrand.

L'empereur de Russie, Alexandre 1er, est son illustre parrain. Attiré par la Marine, il devient lieutenant de frégate le 1er

janvier 1833 mais démissionne en 1835.

Il devient duc de Dino du chef de son père Edmond, à la mort de son grand-père Archambaud, en avril 1838 et, par courtoisie, marquis de Talleyrand. En 1839, il convole à Cellettes (Loir-et-Cher) avec Valentine de Sainte-Aldegonde, dont la mère est propriétaire du château de Beauregard.

On retrouve Alexandre, engagé comme officier d'état-major à la suite de l'armée sarde, en 1848. Capitaine au 1er régiment de la Légion étrangère en 1855, il participe à la campagne de Crimée et se trouve présent au siège de Sébastopol.

Il séjourna fréquemment à Valençay. C'est d'ailleurs là qu'il termine, en 1850, la rédaction de ses Souvenirs de la guerre de Lombardie pendant les années 1848 et 1849, longtemps après avoir fait paraître, en 1841, une intéressante Notice sur le château de Beauregard.

Il était veuf depuis 3 ans, lorsqu'il mourut à Florence, en 1894.

De ses 6 enfants, 2 moururent en bas âge. Subsistèrent :

- 1) Clémentine (1841-1881), mariée en 1860, à Sagan, à Alexandre, comte Orłowski (1816-1893), d'où postérité;
- 2) Maurice (1843-1917), 2ème marquis de Talleyrand, 4ème duc de Dino, engagé au 3ème régiment de chasseurs d'Afrique en 1860, puis lieutenant-colonel des chasseurs de la Garde. Marié et divorcé deux fois de femmes américaines, il n'eut qu'une fille de sa première épouse, Palma (1871-1952), qui épousa en 1890 Mario, prince Ruspoli, prince de Poggio-Suasa (1867-1963), d'où postérité. Dans sa jeunesse, Palma fréquenta Valençay;
- 3) Elisabeth (1844-1880), mariée en 1863, à Günthersdorf, en Silésie, à Hans, comte d'Oppersdorff (1832-1877), d'où postérité ;
- 4) Archambaud (1845-1918), 3ème marquis de Talleyrand, lieutenant-colonel à la suite de l'armée prussienne, commandant de la Garde impériale prussienne, marié en 1876, à Marie de Gontaut-Biron, fille de l'ambassadeur de France à Berlin, d'où 4 enfants:
 - Anne-Hélène (1877-1945), mariée en 1907 à Edouard Dreyfus y Gonzalez, comte, puis duc de Premio Real (1876-1941) d'où postérité;
 - Félicie (1878-1981), mariée en 1907 à Louis (frère d'Edouard ci-dessus) Dreyfus y Gonzalez, marquis de Villahermosa (1874-1965), d'où postérité, avec, parmi ses petits-enfants, Béatrix Gonzalez de Andia, déléguée à l'Action artistique de la Ville de Paris ;
 - Hély (1882-1968), 4ème marquis de Talleyrand puis, septième duc de Talleyrand et Dino, sixième duc de Sagan à la mort de son cousin de la branche des Talleyrand-Valençay, Boson, en 1952. Marié à une américaine en 1958, il est mort sans postérité;
 - Alexandre (1883-1925), comte de Talleyrand, officier de cavalerie à la suite de l'armée prussienne, mort divorcé et sans postérité d'Anne-Marie Röhr, épousée en 1914.



Edmond, duc de DINO

Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, frère puîné du malheureux comte Louis de Talleyrand-Périgord (1784-1808), naquit en 1787. L'un et l'autre frères, neveux du prince de Bénévent, embrassèrent la carrière militaire ; ils étaient, en 1807, aides de camp du maréchal Berthier.

Edmond se trouvait à Madrid, le 2 mai 1808. Colonel du 8ème Chasseurs à cheval en 1812, il prit part à la campagne de Russie.

Entre-temps (1808), il avait épousé, sur les instances de son oncle, la princesse Dorothée de Courlande; union peu heureuse s'il en fût.

Maréchal de camp en 1814, il fut créé duc de Dino en 1817, simultanément avec son oncle, lequel était ainsi récompensé de son zèle à défendre les intérêts du roi de Naples, lors du congrès de Vienne.

Edmond fut encore présent à l'armée des Pyrénées, en 1823, et termina sa carrière comme inspecteur général de la Cavalerie (1827), avant que d'être admis dans le cadre de réserve en 1831.

Il se retira à Florence, où il se remaria en 1864 et mourut en 1872.

De sa première union naquirent Napoléon-Louis, duc de Valençay (1811), Alexandre-Edmond, duc de Dino après son père (1813) et Joséphine-Pauline, future marquise de Castellane (1820).

Dorothée, duchesse de DINO

Dorothée, née princesse de Courlande (1793), comtesse Edmond de Périgord (1809), et duchesse de Dino en 1817, titre sous lequel elle est passée à la postérité, deviendra duchesse de Talleyrand en 1838 et duchesse de Sagan en 1845.

D'une beauté particulière, douée d'une intelligence remarquable, aimant l'intrigue et le secret, ses grands yeux noirs dissimulaient mal son tempérament de feu. Déçue dans ses amours de jeunesse, elle saura trouver la première place auprès du prince de Talleyrand, son grand-oncle, pour se consacrer à sa personne entièrement et sauvegarder sa mémoire. Elle connut néanmoins des écarts agités et fit souffrir nombre de ses admirateurs auxquels elle recommanda toujours de brûler ses lettres: ce qui fut fait, à de rares exceptions près.

Lorsqu'en 1862, elle mourut en quasi-souveraine dans son château de Sagan, loin de France, sa descendance était déjà nombreuse, ce qui, dans une large mesure, permet de la désigner comme l'une des grands-mères de l'Europe.

«Quelle femme que Mme de Dino!» a pu écrire, en 1829, le comte Rodolphe Apponyi.

DUSSEK

Johann-Ladislav Dussek naquit d'un père musicien, en Bohême, en 1760. Tout en poursuivant de sérieuses études, un penchant très vif pour la musique le fit remarquer par les grands seigneurs de l'époque. Alors, il va courant l'Europe, de place en place.

Devenu virtuose du clavier, il se produisit devant la reine Marie-Antoinette, en 1786, laquelle tenta de le retenir en France. C'est d'ailleurs là qu'il revint, après un court séjour en Italie, en 1788.

Rédoutant sans doute les excès de la Révolution, mais aussi très épris de la femme du harpiste allemand Krumpholtz, Mlle Steckler, Dussek s'enfuit avec elle en Angleterre. Alors, désespéré, Krumpholtz se jeta dans la Seine (1790).

Désormais artiste consommé, Dussek est le premier à faire «chanter» le piano comme à lui donner sa vraie place dans les concerts. Et c'est après s'être attaché à la personne du prince Louis-Ferdinand de Prusse, tué au combat de Saalfeld en 1806, qu'il accepta la place de directeur de la musique du prince de Bénévent.

Frappé très tôt par l'embonpoint, parce que trop amateur de repos, il dut avoir recours à des excitants et mourut à Paris, en 1812, âgé de 52 ans.

Il a laissé une oeuvre importante que l'on ne joue plus guère mais sa «Méthode de piano» (1796) est toujours reconnue.



Amédée GODEAU d'ENTRAIGUES

Ce familial de Valençay naît à Chatillon-sur-Indre, en 1785. Jeune officier de la marine impériale, il est blessé à la bataille de Trafalgar (1805). Conseiller d'Etat honoraire, il fut sous-préfet, successivement à Lille, Gorkum, alors rattachée à la France et Saint-Pol-en-Ternois.

Il épousa en grandes pompes à Valençay, le 8 novembre 1806, une nièce du pape Pie VI, Anna-Publicola, fille d'Antoine, prince de Santa-Croce et de la princesse Falconieri. Cette jeune fille était alors l'une des pupilles préférées du ménage Talleyrand. Le prince l'appellera parfois «Nanette» ou encore, «sa chère Nana».

A la chute de l'Empire, M. d'Entraigues rentra dans la vie privée, mais, en 1830, il accepta le poste de préfet d'Indre-et-Loire et le conserva jusqu'en 1847. Il marqua son passage en Touraine par d'utiles créations, essentiellement, dans le domaine des voies de communication. Grand humaniste, mais sans ambition, il refusa plusieurs fois l'avancement qui lui était proposé, jusqu'au jour où, après avoir été totalement dévoué au gouvernement de Louis-Philippe, il tomba en disgrâce. Talleyrand, qui le tenait en affectueuse estime, n'était plus là pour le soutenir.

Il se retira dans son château de La Moustière, près de Vicq-sur-Nahon (Indre) et c'est là qu'il mourut en 1856.

Jules Godeau D'ENTRAIGUES

Frère cadet d'Amédée d'Entraigues, le grand préfet d'Indre-et-Loire, Jules d'Entraigues naît en 1787 et se prépare à la carrière militaire. En sa qualité de sous-lieutenant au 19^{ème} régiment de chasseurs à cheval, il fait les campagnes de 1807; il est blessé à Dantzig. De nouveau blessé, en 1809, il se retire à Entraigues, à deux pas de La Moustière.

Sous la Restauration, il devient conseiller général de l'Indre. Il vote avec le prince de Talleyrand. En 1834, il est choisi par le collège d'arrondissement pour représenter le département de l'Indre à la Chambre des Députés, au détriment du général Bertrand, candidat de l'opposition républicaine. Il le restera jusqu'en 1837. Ensuite, il sera maire de Vicq-sur-Nahon et ce, jusqu'en 1849.

Son épouse, née Agathe Godeau d'Abloux, une cousine, l'accompagnera régulièrement dans ses visites amicales aux châtelains de Valençay.

La mort du prince les rendit à davantage d'obscurité et la révolution de 1848 mit un terme à la notoriété locale du ménage. Victimes d'un aigrefin en qui ils avaient toute confiance, M. et Mme Jules d'Entraigues se virent attirés en Amérique, dans l'Etat du Tennessee où ils achèveront de se ruiner et disparaîtront dans le chagrin et la misère, sans laisser de trace.



Ferdinand VII

Fils du roi Charles IV et de Louise-Marie de Parme, l'infant Ferdinand, plus tard Ferdinand VII d'Espagne, naquit en 1784.

Dominé par son précepteur Escoiquiz - qui le suivra à Valençay -, il s'opposa au favori Godoy mais fut surpris lorsqu'il dénonça ce dernier à Napoléon Ier et se sauva, en dénonçant lâchement ses complices (1807).

Porté au trône par la révolution d'Aranjuez en 1808, il se tourna de nouveau vers l'empereur des Français qui, lors de l'entrevue de Bayonne, exigea l'abdication et du père, et du fils. Le premier fut dirigé sur Fontainebleau, tandis que le second était «interné» à Valençay, en compagnie de son frère, don Carlos, et de leur oncle, don Antonio.

Après le séjour forcé de Valençay (1808-1814), il rentra à Madrid et proscrivit bientôt tous ceux qui professaient des idées libérales. L'insurrection de 1820, suscitée par ses cruautés, le fit tomber sous le joug des Cortès qui l'emmenèrent à Cadix, à l'approche de l'armée du duc d'Angoulême. La victoire de l'armée de ce dernier le rétablit sur son trône.

Son quatrième mariage avec Marie-Christine de Naples lui donna l'occasion de rétablir le droit des femmes à succéder au trône, droit supprimé par Philippe V en 1713, favorisant ainsi la naissance du mouvement carliste.

Il mourut en 1833, laissant son héritage à sa fille, Isabelle II.

Auguste-Charles, comte de FLAHAUT

Auguste-Charles, comte de Flahaut, naquit en 1785. Il passe pour le plus fameux des enfants naturels de Talleyrand (d'autres tentant de lui donner pour père l'anglais Sir William). Sa mère fut assez connue comme écrivain et continua de l'être sous le nom de Mme de Souza.

Flahaut embrassa la carrière des armes et devint aide-de-camp du maréchal Murat qui le fit nommer capitaine en 1806.

Brouillé avec son chef, il passa chef d'escadron au 13^{ème} Chasseurs à cheval puis remplaça le comte Louis de Périgord, décédé, comme aide-de-camp de Berthier (1808). C'est alors qu'il nourrit une passion très vive pour la reine Hortense, au point de lui donner un fils, en 1811, le futur duc de Morny, demi-frère de Napoléon III.

Totalement dévoué à l'empereur, il négociera en vain une reddition honorable de Napoléon (1814) puis se résignera très vite à changer de cap, après Fontainebleau, sans pour autant se sentir très à l'aise avec les Bourbons.

Il partit pour l'Angleterre, s'y maria en 1817 et réapparut en France en 1819. Cinq ans plus tard, il regagna l'Angleterre pour en revenir définitivement en 1827.

Ayant recouvré ses épaulettes de général en 1830, il sera nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France à Berlin, en mai 1831, pour rentrer à Paris deux mois plus tard, assez peu satisfait.

Cependant, il sera ambassadeur de France en Angleterre, de 1842 à 1848, sénateur en 1853, pour devenir enfin grand-chancelier de la Légion d'Honneur en 1855.

Il mourra en 1870, laissant cinq filles de son épouse légitime, Margaret Mercer-Elphinstone.



Jean-Baptiste de Gouey, comte de LA BESNARDIERE

Jean-Baptiste de Gouey, comte de la Besnardière, issu d'une famille de Normandie, naquit en 1765.

Après des études à Paris, il s'était destiné à l'Oratoire. Il fut précepteur dans une famille protestante puis, sur sa demande, travailla dans les bureaux des Relations Extérieures dont il gravit très vite tous les échelons. Rapidement, le ministre Talleyrand-Périgord le remarqua, et se l'attacha pour la vie.

Sous-chef au bureau des consulats, il devint, en avril 1805, chef de la deuxième division politique, puis, en 1807, chef de l'importante division du Nord. Il accompagna le prince au congrès de Vienne.

C'est dès son retour qu'il reçut le titre de comte. Il fut, de surcroît, nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire et directeur des travaux politiques.

Pensionné dès 1816, il se retira complètement des affaires en 1819, pour vivre en son château de Longueplaine, près de Sorigny, en Indre-et-Loire.

Il mourra célibataire, à Paris, en avril 1843.

Pierre-César LABOUCHÈRE

Fils d'un marchand de drap d'Orthez, protestant, Pierre-César Labouchère naît à La Haye, en 1772.

Doué de rares aptitudes commerciales et sous les traits caractéristiques d'un parfait gentleman, il devient très vite l'un des chefs les plus représentatifs de la maison de banque Hope et Cie, d'Amsterdam.

Ses activités le conduisant fréquemment à Londres pour négocier avec la puissante banque Baring, il devient très vite amoureux de l'une des jeunes filles de la maison, Dorothée-Elisabeth. Francis Baring, le père de la demoiselle, ne consent au mariage qu'à la condition posée par Labouchère lui-même de voir s'associer en affaires les maisons Hope et Baring, jusque là, concurrentes.

Les interventions de Labouchère dans les tractations économiques ou financières du Premier Empire sont aussi nombreuses que variées. Il est ainsi en rapports suivis avec le trop fameux Ouvrard et se trouve mêlé aux « ennuis » rencontrés par ce dernier.

Sous la Restauration, il participe aux négociations destinées à faciliter à la France le paiement de sa dette d'occupation, ce qui donne lieu à de multiples protestations et avis contradictoires. Quoiqu'il en soit, la libération du territoire se trouve effectivement reconnue par « les Alliés », le 28 septembre 1821.

Retiré de la direction des affaires de la banque d'Amsterdam, laissée à l'un de ses frères, Labouchère peut alors se rendre en Berry, à deux reprises, en 1834 et en 1837.

Il est le type même de la relation d'affaires prise en tous temps par le prince de Talleyrand.

Il meurt à Chelmsford, comté d'Essex, où il s'était fixé, en 1839.

Adrien, duc de LAVAL

Adrien de Montmorency, duc de Laval, naît en 1768, de l'une des nombreuses alliances consanguines qui se rencontrent dans l'histoire de l'antique, et autrefois puissante, famille de Montmorency.

Lui-même convole, en 1788, avec sa cousine Bonne-Charlotte de Montmorency-Luxembourg.

Entré au service du roi Louis XVI en 1785, il émigre à la Révolution et s'engage à l'armée des Princes, où il est aide-de-camp de son père. Il rentre en France, en 1800, mais reste sans emploi durant tout l'Empire.

Promu très vite maréchal de camp en 1814, il embrasse la carrière diplomatique. Il est successivement ambassadeur à Madrid, à Rome, à Vienne, puis à Londres, en 1829. C'est là qu'il intervient à la demande de Talleyrand dans les pénibles affaires qui opposent le jeune duc de Valençay, Louis, à son père le duc de Dino, Edmond, alors en proie à la passion du jeu. Pair de France et Grand d'Espagne, il refuse de prêter serment à Louis-Philippe, ce qui ne l'empêche pas d'accueillir le prince de Talleyrand dans son château de Montigny-le-Gannelon (Eure-et-Loir) ni de venir lui rendre visite à Valençay, en 1836.

Il meurt à Paris, en 1837.

Jeanne, vicomtesse de LAVAL

Catherine-Jeanne Tavemier de Boullongne, naît en 1748, dans une famille de financiers. Elle deviendra la tante d'Adrien, duc de Laval précité, par son mariage avec Mathieu-Paul-Louis, comte de Montmorency-Laval, en 1765 ; ce dernier, second fils de Guy-André-Pierre de Montmorency-Laval, connu comme maréchal-duc de Laval-Montmorency (1723-1798).

Après 3 ans de mariage sans histoire, Mme de Laval se lance dans une existence tourbillonnante qui la mène, après plusieurs passades, dans les bras de l'évêque d'Autun.

Mme de Staël la sauve de la guillotine en lui procurant un passeport pour la Suisse, pour elle et son fils Mathieu (1767-1829), le fameux académicien. Un second fils, Pierre, montera sur l'échafaud.

Séparée de son mari, elle connaît l'émigration et vit en coquetterie avec le comte Louis de Narbonne.

De retour en France, elle tient un salon réglé sur l'amour, le jeu et la politique où Talleyrand et Narbonne, entre autres, se jalourent, « changeant d'amants presque autant que d'années » nous dit Aimée de Coigny, qui ajoute « maîtresse de M. de Talleyrand quand elle était jolie, actuellement son amie très exigeante ».

Mme de Laval est présente à Valençay en 1817. Elle meurt en juillet 1838, à 90 ans, quelques semaines après Talleyrand.

Dorothée, princesse de LIEVEN

Dorothée de Benkendorff naît à Riga, en 1785. Elle épouse, en 1800, Christophe, prince de Lieven (1770-1839), d'une famille originaire de Livonie et qui, général russe, devient ambassadeur de Russie à Londres, de 1812 à 1834.

Dépeinte comme une femme grande, droite et mince au charme incomparable, Mme de Lieven se fait remarquer par sa conversation brillante autant que par ses dons de musicienne. Elle tient à Londres un salon réputé qui se veut le rendez-vous des hommes les plus avisés. Aussi, joue-t-elle un grand rôle dans les affaires politiques traitées outre-Manche.



Après un court séjour à Paris à l'automne 1835, elle finit par s'installer rue de Rivoli, avec l'autorisation préalable indispensable du Tsar. En juin 1836, elle se rend à Valençay pour un séjour mémorable qui déplût fort à Mme de Dino.

C'est l'époque où Mme de Lieven « arrange sa vie » avec Guizot dont elle devient la très remuante égérie.

A la mort de Talleyrand, Mme de Lieven loue l'entresol de l'hôtel du no 2, rue Saint-Florentin au nouveau propriétaire, le baron de Rothschild. Mme de Dino en est particulièrement choquée.

La princesse de Lieven mourra en 1857, dans la chambre même où Talleyrand avait rendu le dernier soupir.

Docteur MÈGE

Le docteur Jean-Baptiste Mège naquit à Saint-Amand-Tallende (Puy-de-Dôme) en 1787.

Commencées à Clermont-Ferrand, ses études médicales se terminèrent à Paris en 1813, année où il reçut son diplôme, après avoir soutenu sa thèse, intitulée Essai sur les objets de toilette qui peuvent nuire à la santé.

Il fit alors partie de la commission médicale chargée d'aller inspecter les populations du nord-est de la France, touchées par l'épidémie de typhus.

En 1815, il s'établit à Meulan où il resta quatre ans, jusqu'au jour où, ayant rencontré le prince de Talleyrand, celui-ci lui demanda de l'accompagner dans tous ses déplacements en province et notamment à Valençay.

Correspondant de l'Académie de Médecine en 1825, il se fit remarquer par son dévouement, lors de l'épidémie de choléra qui frappa la capitale en 1832.

Ses idées avancées l'empêchèrent d'être admis à concourir pour l'agrégation de médecine et l'on ne sait pour quels motifs précis il s'éloigna du service de Talleyrand en 1836, date à laquelle le prince lui préféra le «jeune docteur Cogny», élève de Marjolin ; sans doute, des raisons politiques.

Co-fondateur de la Société de Phrénologie, le docteur Mège nous a laissé un nombre important de publications, portant sur la médecine ou la politique.

Il mourut à Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire) en 1871.

François MIGNET

Né en 1796, le grand littérateur, membre de l'Académie française (1836), secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques que fut Mignet, vient à Valençay en août 1837.

Comme Talleyrand, il est de sensibilité libérale, mais ses conversations trop sérieuses ennuièrent Mme de Dino.

Après la révolution de 1830, il avait accepté le titre de conseiller d'Etat avec la place de directeur des Archives du ministère des Affaires étrangères. Ce qui lui fut d'une grande utilité pour la poursuite de ses travaux historiques.

Parmi les Notices qu'il lut sur les hommes de son temps à la tribune de l'Académie des Sciences morales et politiques, on remarque, entre autres, celles concernant Siéyès, Broussais et, bien sûr, Talleyrand, cette dernière prononcée à la séance publique du 11 mai 1839.

Homme de science et d'étude, Mignet consacra tout le temps de sa retraite à l'Histoire.

Il mourra en 1884.

Mathieu, comte MOLE

Né à Paris en 1781 au sein d'une famille de magistrats en renom, Mathieu-Louis, comte Molé devient conseiller d'Etat en 1809, puis directeur général des Ponts et Chaussées et enfin, en 1813, ministre de la Justice.

Bien que versatile en politique, il se tient à l'écart de la première Restauration et reprend ses anciennes fonctions, durant les Cent jours. Puis Louis XVIII, une nouvelle fois de retour, le confirme dans ses emplois et dans son titre de pair de France.

Par la suite, hostile à Charles X et à la politique imprudente menée par Polignac, il est l'un des premiers à rallier Louis-Philippe. Chargé du ministère des Affaires étrangères dès 1830, il devient président du Conseil par deux fois, en 1836 et 1837. C'est également à partir de 1830 qu'il entre en confidences avec Mme de Dino; il est alors sous l'influence de l'épouse du maréchal de Castellane, la belle Cordélia Greffulhe, laquelle n'admet dans son salon que deux dames: la duchesse de Dino, précisément, et la princesse de Lieven.

Invité à Valençay et à Rochecotte par Mme de Dino, Molé ne semble pas avoir donné suite.

Les manœuvres de Guizot le contraindront à abandonner les allées du pouvoir en 1839, pour, faible compensation, entrer

à l'Académie française en 1840. Député de la Gironde à l'assemblée constituante de 1848, il sera rapidement victime de ses opinions changeantes.

Arrêté le 2 décembre 1851, il sera bientôt relâché et rentrera dans la vie privée.

Il mourra en 1855.

Juliette, Comtesse MOLLIEN

Fille d'un premier commis des Finances, Adélaïde-Rosalie, dite Juliette Collart-Dutilleul, naquit en 1785. Elle devint la seconde épouse du comte Nicolas-François Mollien (1758-1850) en août 1802, quelques semaines avant que Talleyrand n'épouse Mme Grand.

Son mari se fit remarquer par son aptitude à redresser l'état des finances publiques, comme ministre du Trésor Public, de 1806 à la chute de l'Empire et durant les Cents Jours. Il deviendra pair de France en 1819.

Leur château de Jeurre, au nord d'Etampes, dont le parc borde la grand' route de Paris, fut un relais commode pour la berline de Talleyrand en partance ou de retour de Valençay, lorsqu'il passait par Orléans.

Particulièrement distinguée, la comtesse Mollien fera partie des dames d'honneur de la reine Marie-Amélie.

Elle mourra en 1878.

Anne-Charles-François, duc de MONTMORENCY

Le duc de Montmorency ici désigné, naît en 1768, dans l'une des quatre branches issues des Montmorency, marquis de Fosseux. Il convole avec Caroline de Goyon-Matignon, en 1784.

Fait comte de Montmorency et de l'Empire en 1810, il devient, en 1814, aide-major général de la Garde nationale de Paris puis Pair de France. Conseiller général d'Eure-et-Loir, où il possède le château de Courtalain, il est créé duc-pair héréditaire en 1817.

Sa résidence habituelle est à Auteuil. Il est l'hôte de Valençay, lors de l'accueil du duc d'Orléans, en 1834.

Il mourra en 1846, quelques semaines après son épouse, laissant sa fortune à ses trois enfants: Raoul, connu comme baron de Montmorency (voir ci-après), Laurence, devenue duchesse de Bauffremont et Alix, duchesse de Valençay.

Raoul, baron de MONTMORENCY

A l'instar de son père, qui vient d'être cité, Raoul de Montmorency est un cousin éloigné d'Adrien, duc de Laval.

Raoul naît en 1790. Chambellan de Napoléon Ier sous l'Empire, on le retrouve aide-de-camp du duc d'Orléans (futur Louis-Philippe), en 1815.

En 1821, il épouse la veuve de l'un de ses oncles, le comte Joseph-Thibault de Montmorency, Euphémie de Harchies, dont il n'aura pas d'enfant. Sa sœur Laurence est déjà princesse de Bauffremont depuis 1819, sa sœur Alix sera duchesse de Valençay en 1829.

Sous Louis-Philippe, il apparaît comme très lié avec la sœur du roi, Madame Adélaïde. Il est présent à Valençay, lors de la visite du duc d'Orléans, en 1834.

Il mourra en 1862, après avoir relevé le titre de duc qu'avait son père, en 1846.

Casimir, comte de MONTROND

Philippe-François-Casimir, comte de Mouret et de Montrond, naît à Besançon, en 1769.

Particularité physique, souffre d'une malformation de l'auriculaire qui l'oblige à garder la main gantée.

Il débute néanmoins dans la carrière militaire en 1785 et passe en Angleterre à la Révolution, en compagnie de la belle Aimée de Coigny (1769-1820), fraîchement séparée de biens du duc de Fleury, son premier mari.

Montrond et sa compagne rentrent en France en 1793. Bientôt arrêtés et écroués, ils sont incarcérés à la prison Saint-Lazare: c'est là que la belle Aimée devient la jeune captive du poète André Chénier.

Elargis en 1794, les amants s'épousent pour de bon et repartent en Angleterre, vivre leur lune de miel... mais divorcent en 1802.

Dès son retour à Paris, Montrond hante les salons de nouveau à la mode. Il brille par son élégance, son aisance et son esprit caustique. Tantôt sarcastique, tantôt mielleux, il porte beau et paraît à ces dames médusées, tel un être « blond, doux et rose » lorsqu'elles ne le comparent pas à un « Adonis sur les épaules d'Hercule ».

Talleyrand ne tarde pas à en faire son ami, mieux, son comparse en transactions douteuses: les contemporains le désignent



comme l'âme damnée ou l'ami de coeur de M. de Talleyrand.

De fait, agent trouble, joueur invétéré, intermédiaire obligé de Talleyrand pour les opérations boursières, sans scrupules et pour tout cela, méprisables, Montrond fera presque toujours le bonheur du Prince. Leurs brouilles ne furent jamais que très passagères car ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Par contre, Mme de Dino s'en méfiait et le lui fit sentir parfois, notamment à Valençay, en 1834.

Montrond décéda à Paris, en octobre 1843.



Sigismund Ritter von NEUKOMM

Sigismund Ritter von Neukomm naquit à Salzbourg en 1778.

Il commença d'étudier la musique à l'âge de sept ans. Organiste titulaire à l'âge de 16 ans, il fut bientôt répétiteur des chœurs au théâtre de la Cour puis se rendit à Vienne continuer ses études sous la direction de Joseph Haydn (1797).

En 1804, il alla à Saint-Petersbourg, puis gagna Moscou (1805). De là, il partit pour Berlin, en passant par les pays baltes. De retour à Vienne, en février 1809, il quitta la ville impériale à destination de Montbéliard, domaine du roi de Wurtemberg.

Il vint à Paris en 1809, puis en 1810. C'est alors que la princesse de Vaudémont le présenta à Talleyrand, qui l'employa à la mort de Dussek (1812) pour devenir son ami dévoué, chez lequel il eut le vivre et le couvert pendant plus de vingt ans.

Neukomm suivit Talleyrand au congrès de Vienne où, le 21 janvier 1815, son grand Re-

quiem en ut mineur fut interprété en mémoire de Louis XVI, devant toute l'Europe assemblée.

Il s'éloigna à Rio de Janeiro en 1816 où il vécut cinq ans.

A son retour, il joua fréquemment dans le salon de la duchesse de Courlande et Mme de Vaudémont le présenta avec succès à la famille d'Orléans.

Il voyagea en Italie et en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et en Suisse: on lui prête parfois un rôle d'agent secret à la solde de Talleyrand.

Neukomm mourra à Paris en 1858, laissant une oeuvre, quelque peu oubliée, de plus de 2.000 numéros dont un certain nombre furent composés à Valençay même.

Madame Adélaïde d'ORLEANS

Eugénie-Adélaïde-Louise d'Orléans est plus connue sous le nom de Madame Adélaïde.

Elle naît en 1777. Soeur cadette du futur roi Louis-Philippe, elle est élevée comme lui, par Mme de Genlis. Très autoritaire, elle sera toute sa vie, le maître à penser de son frère. Femme de tête, douée d'un grand sens politique, elle s'emploie sous la Restauration à rallier le parti libéral en formation autour du duc d'Orléans.

Il est certain que Talleyrand, secondé en cela par Mme de Dino, la soutient dans son action qui aboutit à la montée sur le trône, dit des Français, de Louis-Philippe.

Durant l'ambassade de Londres, Talleyrand et Mme Adélaïde ne cessent d'être en correspondance journalière, ce qui ne va pas sans irriter le ministre des Affaires étrangères en titre, peu enclin à voir les affaires diplomatiques se traiter ainsi par la bande.

Elle ne viendra pas à Valençay mais son intimité avec le Prince et sa nièce imposait qu'on lui consacre quelques lignes.

Restée célibataire, d'aucuns lui prêtent une liaison avec le général Athalin, aide de camp du duc d'Orléans avant que celui-ci ne montât sur le trône. Mme Adélaïde mourra en 1847.



Ferdinand, duc d'ORLEANS

Fils aîné du futur roi Louis-Philippe, Ferdinand naît en 1810, sous le nom de duc de Chartres. Il accomplit de brillantes études sur les bancs du collège Henri IV où il s'attache de nombreux amis, à commencer par le jeune Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, le futur duc de Valençay.

Colonel de Hussards dès 1825, il vient rejoindre son père avec son régiment lors des journées de juillet 1830. C'est alors, une fois son père sur le trône, qu'il prend le titre de duc d'Orléans.

Après avoir participé au siège d'Anvers, en 1832, où il commande l'avant-garde, il est l'invité prestigieux de Talleyrand à Valençay, à l'automne de 1834. C'est comme le point

d'orgue dans la vie de Talleyrand, à la veille de quitter ses activités publiques.

En 1835, il part pour l'Afrique du nord où, durant 4 ans, il mène de nombreux combats à travers l'Algérie dont certains sont restés légendaires.

On lui a prêté une idylle avec Alix de Montmorency, duchesse de Valençay.

Il mourra brutalement, en 1842, des suites d'un accident de voiture, ses chevaux s'étant emballés. Au secrétaire de ses commandements, M. de Boismilon, Mme de Dino devenue duchesse de Talleyrand pût écrire qu'elle venait de perdre « un ami qui (lui) permettait de l'aimer comme on aime un fils dont on est fière »

De fait, le duc d'Orléans laissa le souvenir d'un prince très populaire, affable, généreux et brave, très ami des arts et des artistes, par dessus tout, libéral.

Pauline de PERIGORD, marquise Henri de CASTELLANE

Joséphine-Pauline de Talleyrand-Périgord naît à Paris en décembre 1820. Elle est le troisième enfant légitime de Mme de Dino, et la soeur cadette de Louis, duc de Valençay et d'Alexandre, futur duc de Dino. Cependant, un certain mystère entoure sa naissance et des voix plus ou moins autorisées attribuent sa paternité au prince de Talleyrand lui-même. Toujours est-il que ce dernier entourera sa « chère Minette » de toute son affection.

Pauline grandit dans un milieu bourgeois et austère qui la marque pour l'existence. Sa figure n'en est que plus attachante.

En 1839, elle épousera Henri de Castellane, de 6 ans son aîné, et fils du Maréchal de Castellane. Henri est auditeur au Conseil d'Etat et député du Cantal. Huit ans plus tard, en 1847, Pauline devient veuve. Dès lors, elle se retirera quelque peu du monde, le plus souvent au château de Rochecotte (Indre-et-Loire) reçu en don de sa mère, menant une vie simple et dévote, grande amie de Mgr Dupanloup, l'évêque d'Orléans qui avait tant oeuvré pour la conversion du Prince, en 1838, alors qu'il n'était que simple abbé.

La vie de Pauline peut se résumer en trois mots : intelligence, foi et tolérance. Effectivement très dévouée à son prochain, le souvenir de ses bienfaits resta longtemps vivace en Touraine.

Elle mourra en 1890, à Rochecotte, laissant une fille, Marie, qui deviendra princesse Radziwill et sera, à ce titre, la providence des prisonniers français retenus à Berlin pendant la guerre de 1870 et un fils, Antoine, député du Cantal. Ce dernier continuera la lignée des Castellane par les trois frères fameux que furent Boni, Jean et Stanislas.



Théobald PISCATORY

Théobald Piscatory naquit en 1799 à Paris.

Il fit son apparition sur la scène publique au moment de la guerre d'indépendance de la Grèce, pour laquelle il se porta volontaire de 1824 à 1826 et d'où il ramena en France le fils du célèbre Kanakis, « l'enfant grec »

De 1826 à 1831, il défraya la chronique par sa liaison avec Mme de Dino. En 1827, il fut amené à déclarer à la mairie de Bordeaux la naissance d'une petite Dorothee, fruit de leurs amours, qui deviendra Mme Auvity en 1845.

En 1828, il acheta le château de Chérigny, dans la Sarthe, au moment même où Mme de Dino s'installait à Rochecotte, en Indre-et-Loire.

L'avènement de Louis-Philippe marquera le début de sa carrière politique. Maire de Château-la-Vallière en 1830, conseiller général en 1837, Piscatory sera également député de Chinon jusqu'en 1843. Il votera avec le groupe des Constitutionnels que dirigeait Guizot.

La carrière diplomatique s'ouvrit alors à lui: il partit pour Athènes comme ministre plénipotentiaire près du fragile roi Othon.

Sur le plan culturel, il eut une influence remarquable et, rentré en France, poussa Louis-Philippe à signer le texte créant l'Ecole Française d'Athènes (1846).

A 71 ans, il fut volontaire pour défendre Paris assiégée, lors du siège de 1870, et en mourut quelques jours plus tard, ayant pris froid.

Il fut inhumé près de son château de Chérigny, au cimetière de famille, à Chenou (Sarthe).



Pierre-Paul ROYER-COLLARD

Pierre-Paul Royer-Collard naît à Sompuis (Marne), en 1763. Il grandit sous l'influence d'une mère profondément janséniste, Angélique Collard.

Très tôt avocat à Paris, il est séduit par les idées révolutionnaires au point de devenir secrétaire-adjoint de la Commune de Paris.

Libéral, et cependant, déçu par les excès de la Révolution, il se retire après la journée du Dix août 1792. On le retrouve député au Conseil des Cinq-Cents, en 1797. C'est alors que, rêvant d'une monarchie légitime susceptible d'appliquer le meilleur des conquêtes de 1789, il entre, en 1799, au conseil royal secret.

En 1804, il se retire de l'action publique pour se consacrer davantage à la philosophie.

Il se rallie à Louis XVIII avec prudence, accepte de présider la commission d'Instruction publique et d'entamer la réforme de l'Université, ce qui, déjà, déclenche une « bataille scolaire ».

En 1817, il prend la tête du parti doctrinaire, rassemblement d'un petit nombre d'affinités diverses sur le plan intellectuel, sans ligne politique clairement définie.

En 1820, il donne sa démission de député et c'est à ce moment précis qu'il commence à entrer en contact avec Talleyrand, son épouse le conduisant à Châteaueux (Loir-et-Cher), dès l'année suivante, à bonne portée de Valençay.

Réélu député dès 1821, il entre à l'Académie française. En 1828, Charles X le nomme président de la Chambre des députés, assemblée dont il dirige les débats avec autorité et impartialité. C'est lui qui présente au roi la fameuse Adresse des 221.

Il soutient Louis-Philippe au début de son règne et l'on a pu dire de lui qu'il était l'un des pères du régime constitutionnel en France.

Son parcours, somme toute, mouvementé, le rapproche tout naturellement de Talleyrand dont il reste le voisin de campagne attentif durant 18 ans.

Il décédera à Châteaueux en 1845 : c'est là qu'il repose.

Wilhelmine, duchesse de SAGAN

Aînée des quatre filles de la duchesse de Courlande, Wilhelmine, princesse de Courlande, naît en 1781. Elle sera duchesse de Sagan à la mort de son père, en 1800.

Elle deviendra successivement, par mariages, princesse Louis de Rohan-Guéméné, en juin 1800, princesse Wassili Troubetzkoï, en 1805 et enfin, comtesse Rodolphe de Schulenburg-Vitzenburg, en 1819. Elle ne laissera pas de descendance officielle.

Très belle, rompue à l'intrigue, elle sut user de ses charmes au moment du Congrès de Vienne, époque où « l'alcôve était le cabinet de travail de la diplomatie ». Le prince de Mettermich est le plus connu de ses amants, mais il y eût également, entre autres, l'empereur de Russie, Alexandre Ier.

Elle se sépara de son dernier mari, en 1827 et mourut à Vienne, en 1839.

Notons que la deuxième fille de la duchesse de Courlande, Pauline, née en 1782, se maria en avril 1800, au prince Frédéric de Hohenzollern-Hechingen (1776-1838) et laissa postérité.

Elle devait hériter du duché de Sagan à la mort de sa soeur aînée, Wilhelmine, puis céder le domaine à sa plus jeune soeur, Dorothee, en 1844 et mourir elle-même au début de l'année 1845.

La troisième fille fut Jeanne, née en 1783 et mariée en 1801, à François, duc d'Acerenza. Elle vécut jusqu'en 1876.

La quatrième et dernière fille, née dix ans plus tard, en 1793, est donc Dorothee qui, titrée successivement princesse de Courlande, comtesse Edmond de Périgord, en 1809, suite à son mariage avec Edmond, le neveu du Prince, duchesse de Dino en 1817, duchesse de Talleyrand en 1838, duchesse de Sagan en 1845, mourra en 1862. Elle sera la souche commune d'un nombre considérable de descendants, répartis à travers l'Europe entière.



Adélaïde, comtesse de SAINTE-ALDEGONDE

Née en 1789, Adélaïde-Joséphine Bourlon de Chavange est veuve sans enfant du général Augereau, maréchal-duc de Castiglione, depuis 1816, lorsqu'en 1817, elle convole en secondes noces avec le comte Camille de Sainte-Aldegonde (1787-1853).

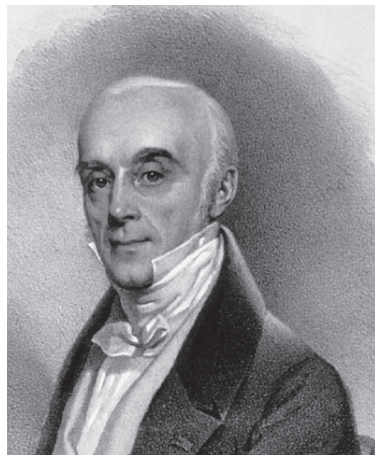
Elle en a deux filles, Valentine et Clémentine, « dont la beauté fait l'admiration des cours qu'elles visitent plusieurs fois en allant voir leur père, attaché à la cour de Russie ».

Devenue propriétaire de la terre et du château de Beauregard en Blésois, près de Cellettes, en 1830, Dame d'honneur de la reine Marie-Amélie, amie du baron Raoul de Montmorency, Madame de Sainte-Aldegonde entre en relations d'amitié avec Mme de Dino.

Déjà invitée à Valençay, en 1834, c'est là qu'en 1837, elle présente ses jeunes filles. L'année suivante, Clémentine vient à mourir prématurément.

En 1839, soit un peu moins de dix-huit mois après la mort du prince de Talleyrand, Valentine épousera le jeune Alexandre de Dino. En la circonstance, Mgr de Sauzin, évêque de Blois, âgé de 85 ans, célébrait la première messe de mariage de son ministère.

Remarquons ici que, Talleyrand mort, Mme de Dino n'avait guère tardé pour marier les enfants célibataires qui lui restaient: Pauline épousait Henri de Castellane, le 10 avril 1839, et Alexandre épousait Valentine de Sainte-Aldegonde, le 8 octobre suivant.



Louis de Beaupoil, comte de SAINTE-AULAIRE

Louis de Beaupoil, comte de Sainte-Aulaire, naquit en Bretagne en 1778.

Sorti de l'Ecole Polytechnique comme ingénieur-géographe, il fut chambellan de l'Empereur en 1809, puis préfet de la Meuse en 1813. Maintenu à son poste en 1814, il refusa de servir durant les Cents Jours.

Député en 1815 et 1818, il rejoignit le parti libéral. Il maria sa fille à Decazes et embrassa la carrière des lettres en 1823 mais se représenta de nouveau à la députation en 1827. Il fut fait pair de France en 1829.

Après la révolution de 1830, il servit Louis-Philippe comme ambassadeur de France à Rome (1831), à Vienne (1833), où il restera jusqu'en 1841. Il passera alors à Londres et cessera toute activité politique en 1848.

Il mourra à Paris en 1854.

Don Joseph-Michel de Carvajal, duc de SAN CARLOS

Don Joseph-Michel de Carvajal, duc de San Carlos, naquit en 1771.

Maréchal de camp, chambellan du prince des Asturies, directeur de l'Académie de Madrid, grand-courrier des postes des Indes, il joua un rôle non négligeable auprès de l'infant Ferdinand - plus tard Ferdinand VII - dont il fut le précepteur.

Vice-roi de la Navarre en 1807, il fut compromis dans le complot de l'Escorial qui visait à renverser le roi Charles IV et, de ce fait, exilé à Pampelune avec son épouse malade.

En mars 1808, après l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand VII, ce prince fit entrer San Carlos dans son conseil. Ce dernier fut alors conduit à participer aux délicates négociations de Bayonne (mai 1808) avec Napoléon.

Le duc suivit son maître à Valençay, jouant un rôle prééminent.

C'est alors qu'il tomba sous le charme de la princesse de Bénévent. L'aventure se poursuivit jusque dans la capitale, à l'automne 1808 et l'on sait comment l'empereur reprocha à Talleyrand la conduite...de la princesse, sa femme, en janvier 1809.

San Carlos fut éloigné à Lons-le-Saulnier mais le cours des événements lui rendit la liberté, ayant été retenu comme négociateur espagnol du traité de Valençay, en décembre 1813. Chargé de porter le traité à Madrid, il en revint en février 1814, messenger du refus des Cortès.

Ferdinand VII n'en rentra pas moins à Madrid et le duc à sa suite (mars 1814). San Carlos est nommé Ministre d'Etat puis grand majordome du palais (1814). En octobre 1815, il devient ambassadeur à Vienne, puis à Londres (1817), puis à Paris (1823). Vice-roi de la Navarre en 1824, il revient ambassadeur à Paris en 1827. C'est là qu'il meurt, en juillet de l'année suivante, d'une indigestion de langoustes, au lendemain d'un repas pris chez la princesse de Talleyrand.



Archambaud de TALLEYRAND

Archambaud-Joseph de Talleyrand naquit à Paris en 1762. Il fut investi des prérogatives de l'aîné de famille, du fait de l'infirmité de son aîné de huit ans, Charles-Maurice. Il embrassa la carrière des armes très jeune et partit en émigration à la Révolution. Il devint alors colonel d'un régiment de son nom à la solde de Sa Majesté britannique, de 1794 à 1796 et fut présent à l'affaire de Quiberon (1795).

Bel homme de sa personne, il se fit remarquer dans les salons de l'époque impériale.

La Restauration en fit un maréchal de camp (1814) puis un lieutenant-général honoraire (1816). Il fut créé duc de Talleyrand en 1817. A ce titre, il est l'auteur de la branche des Talleyrand, ducs de Valençay et princes de Sagan, par le mariage de son fils Edmond avec la princesse Dorothee de Courlande (1809).

Paralysé dans les dernières années de sa vie, il mourra à Saint-Germain-en-Laye, en avril 1838, trois semaines avant le prince.

Boson de TALLEYRAND

Boson-Jacques de Talleyrand, le plus jeune des frères du prince, naquit en 1764 à Paris.

Encore jeune, il s'engagea dans la guerre de l'indépendance américaine et se fit remarquer à la bataille de York-Town (1781).

Passé à l'armée des Princes en 1791, il fut capitaine, puis lieutenant-colonel, au régiment d'infanterie légère de Périgord dont son frère Archambaud était le colonel.

Il participa lui aussi à la malheureuse affaire de Quiberon (1795) et le régiment fut dissous à l'île d'Yeu en octobre 1795. Peu fortuné, il eut souvent recours au prince pour se tirer d'affaire.

Maréchal de camp en 1814, il devint gouverneur du château de Saint-Germain-en-Laye. Lieutenant général des armées du Roi, il devint grand-croix de l'ordre de Saint-Louis en 1822 et fut admis à la retraite comme lieutenant-général honoraire. Boson mourut à Paris en février 1830, laissant une fille unique, Georgine (1801-1868), duchesse d'Esclignac en 1819.



Princesse de TALLEYRAND

Catherine-Noël Worlée - alias Verlée, de pure ascendance bretonne, naquit aux Indes danoises, à Tranquebar, en 1762.

Epousée à quinze ans à peine par Georges-François Grand, fonctionnaire anglais d'origine française, elle ne tarda pas à le tromper avec Sir Philip Francis, la coqueluche des dames de Calcutta.

Puis elle s'embarqua pour l'Europe (1780), passa par Londres et vint à Paris en 1782. Elle devint très vite la maîtresse de Valdec de Lessart, se fit portraiturer par Mme Vigée-Lebrun en 1783 et connut d'autres amants.

Redoutant la Révolution, elle se retira prudemment à Londres (1792), d'où elle revint à Paris en 1797, date généralement admise pour sa première rencontre avec Talleyrand.

Le divorce d'avec M. Grand fut obtenu le 7 avril 1798, et, après l'acquisition en commun de la terre du Pont-de-Sains (1801), le double mariage civil et religieux fut contracté avec le citoyen-ministre, les 10 et 11 septembre 1802. Catherine se dit alors «la plus heureuse des femmes».

Ce nouveau bonheur ira sans doute croissant, lorsqu'en 1806, la citoyenne deviendra princesse de Bénévent.

En 1808, elle fera les honneurs de Valençay aux infants d'Espagne, et les yeux doux à leur premier chambellan, le duc de San Carlos.

De son côté, Talleyrand se détachera de plus en plus, au bénéfice de nombreuses composantes de «son sérail». Puis, ce sera l'envolée du prince vers le congrès de Vienne (1814), flanqué de sa jeune nièce Dorothee de Périgord, promue au rang de maîtresse de maison. Un modus vivendi fera l'objet d'un contrat en 1816, assorti du versement d'une rente.

La princesse vivra un temps au Pont-de-Sains puis elle viendra s'installer à Paris, 87, rue de Lille.

C'est là qu'elle mourra, en décembre 1835, moins de trois ans avant celui qui fut son mari, lequel l'avait presque totalement oubliée et négligée durant vingt ans.

Charlotte, baronne de TALLEYRAND

Elisa-Alix-Sara, dite Charlotte, naquit à Londres le 4 octobre 1799, de parents prétendus inconnus.

D'aucuns y voient une fille des futurs époux Talleyrand, née avant l'heure - en tout cas, Mme Grand était divorcée depuis le 7 avril 1798 -; d'autres admettent la thèse d'une fille Beugeard, thèse développée par Lacour-Gayet (tome IV, chap. XXII). Le mystère demeure.

Charlotte fut placée judiciairement sous la tutelle officieuse de Talleyrand, le 6 octobre 1807, alors que depuis plus de quatre ans, elle vivait déjà sous le toit du prince et de la princesse.

La date exacte du mariage de Charlotte avec le cousin germain du prince n'est pas mieux établie: elle se situe entre les mois d'octobre 1814 et janvier 1815.

Charlotte suivit le destin de son mari, Alexandre-Daniel, baron de Talleyrand (1776-1839), lequel fut successivement préfet et député du Loiret en 1815, réélu en 1816; préfet de l'Aisne, de l'Allier, de la Nièvre. Plus tard, il sera préfet du Pas-de-Calais, ministre plénipotentiaire à Florence puis ambassadeur à Copenhague.

Mère de cinq enfants, dont deux morts en bas âge, Charlotte mourra à Florence, le 22 janvier 1873.

Adolphe THIERS

Adolphe Thiers, «le petit Thiers», naquit à Marseille, en 1797.

C'est à Rochecotte, chez Mme de Dino, en janvier 1830, qu'en compagnie de Mignet et d'Alexis Carrel, il fonde Le National, journal militant en faveur de l'instauration en France d'une monarchie constitutionnelle. Avec, bien sûr, la bénédiction de Talleyrand.

Louis-Philippe sur le trône, Thiers est nommé sous-secrétaire d'Etat aux Finances, de novembre 1830 à mars 1831. Reconnu efficace et brillant orateur, il devient ministre de l'Intérieur en 1832, puis d'avril à novembre 1834. Il est président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, en 1836, puis, en 1840.

Parmi les projets de loi destinés à museler la presse dont il est l'auteur, il faut signaler celui qui soumet à l'autorisation préalable la diffusion des caricatures et autres dessins. Il est vrai que Louis-Philippe, mais aussi Talleyrand en prennent souvent pour leur grade dans les journaux et revues d'opposition.

Académicien français en 1833, il épouse la même année, la jeune Elise Dosne, de 21 ans sa cadette et dont la mère n'a que trois ans de plus que Thiers, lequel devra toujours traîner à sa suite, femme, belle-mère et belle-soeur. Au grand dam de la duchesse de Dino qui n'aima pas ce curieux trio.

C'est pourtant dans cet encombrant équipage que Thiers sera reçu à Valençay par Talleyrand, en 1837. Ce qui constitue d'ailleurs l'ultime visite de marque en Berry.

Thiers qui aimait faire référence au prince, verra sa longue carrière politique se poursuivre. Son comportement sera diversement apprécié, lorsqu'en 1871, il écrasera la Commune.

Devenu Président de la République la même année, il ne fut pas compris lorsqu'en 1872, il déclara vouloir assurer l'avènement d'un régime républicain, et sera renversé l'année suivante.

Il mourra à Saint-Germain-en-Laye, en 1877.



Marie-Thérèse, comtesse TYSZKIEWITZ

Marie-Thérèse, princesse Poniatowska, naît à Vienne en 1760. Elle est la nièce de Stanislas-Auguste, prince Poniatowski, dernier roi de Pologne et la soeur du maréchal d'Empire, Joseph (1763-1813). Elle perd un oeil dans son enfance et se voit mariée à l'âge de dix-huit ans au comte Vincent Tyszkiewicz, grand-référendaire de Lituanie, très riche mais affligé d'une monstrueuse obésité.

« La princesse », comme l'appellera toujours Talleyrand, bientôt séparée de son mari (circa 1785), voyage à travers l'Europe occidentale dès avant la Révolution. On la trouve notamment en France mais on ne sait si, à l'époque, elle rencontra le séduisant abbé de Périgord, bientôt évêque d'Autun.

C'est à Varsovie, au moment même où Napoléon s'éprend de Marie Walevska (1807) que le prince de Bénévent rencontre « la princesse » et trouve en elle une précieuse informatrice. On la retrouve à Paris au mois d'octobre 1808 où, très vite, elle est remarquée comme étant l'une des grandes admiratrices du Prince.

Sans doute, joue-t-elle un rôle très utile auprès de Talleyrand. Sa connaissance de l'Europe centrale complétant celle, également précieuse, de la duchesse de

Courlande, sa rivale.

Dénuée de beauté, elle n'en suit pas moins Talleyrand partout, sauf à Vienne, restant discrètement en retrait, mais toujours l'amie infiniment fidèle, charitable et compatissante.

Retirée à Tours, elle y décède à l'automne de 1834 et repose à Valençay, près du Prince.

Louis, duc de VALENCAY

Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Valençay à l'occasion de son premier mariage, naît à Paris en 1811. Son père est le comte Edmond de Périgord, neveu de Talleyrand et futur duc de Dino; sa mère, Dorothee, connue duchesse de Dino est née princesse de Courlande.

Filleul de LL MM impériales, Napoléon-Louis est avant tout le fils aîné préféré de sa mère et le petit-neveu favori de Talleyrand. A peine sorti des études, on le marie, en 1829, à la fille cadette du duc de Montmorency, Alix, qui lui donnera 5 enfants, dont 3 seulement, survivront (voir in fine).



Les dépenses du mari, la légèreté de l'épouse mais aussi la disparition des parents de celle-ci font que le ménage se détériore en 1846, le prince n'étant plus là pour surveiller et, quand il le fallait à ses yeux, ordonner.

Pair de France en 1845, Louis deviendra duc de Sagan, au décès de sa mère, en 1862, duc de Talleyrand au décès de son père, en 1872 et prendra même le titre de prince de Chalais en 1883, au décès de son cousin de la branche aînée, dite de Saint-Aignan-sur-Cher, le duc Elie de Périgord (1809-1883).

Duc de Sagan, sa terre et son château de Silésie lui donneront le droit de siéger à la chambre des Seigneurs de Prusse, là où il se fera représenter par un notaire jusqu'au jour, où, après notre défaite de 1870, son siège restera vide, retourné contre le mur.

Veuf en 1858, il épouse en secondes noces, en 1861, Pauline de Castellane (1823-1895), elle-même veuve du comte Max de Hatzfeld depuis 1859 dont elle avait 5 enfants. Pauline est fille du maréchal de Castellane, par suite, soeur du marquis Henri de Castellane, l'époux de Pauline de Périgord, elle-même soeur de Louis. De cette seconde union, naîtra à Valençay, une fille, Dorothee dite Dolly (1862-1948), mariée une première fois, en 1881, au prince Charles-Egon de Fürstenberg (1852-1896) et une seconde fois, en 1898, à Jean, comte de Castellane, son neveu à la mode de Bretagne, cité à la notice concernant Pauline de Périgord. Sans postérité de part et d'autre.

Louis et sa deuxième épouse feront de fréquents séjours à Valençay et à Sagan. Leur souvenir était encore vivace, plus de cinquante ans après leur disparition.

Le duc Louis mourut à Berlin, en 1898, laissant une succession compliquée, difficilement réglée dans les années qui suivirent.

De son premier mariage il avait eu essentiellement, 3 enfants, Valentine, Bosen et Adalbert.

1) Valentine (1850-1913), mariée à Londres, en 1852, à Charles, vicomte d'Etchegoyen (1818-1885), propriétaire du château de La Borde près de Cour-Chevemy (Loir-et-Cher), républicain et représentant du peuple, en 1850-1851, d'où postérité;

2) Bosen (1832-1910), connu comme Prince de Sagan, puis duc de Talleyrand et Sagan, marié à Paris, en 1858, à Jeanne Seillière (1839-1905), connue comme Princesse de Sagan, lesquels eurent 2 enfants :

- Hély (1859-1937), prince de Sagan puis duc de Talleyrand (1898) et duc de Dino (1910), marié à Londres, en 1908, à Anna Gould (1878-1961), divorcée (1906) de Boni de Castellane, son cousin, d'où naîtront : - Howard (1909-1929), duc de Sagan par renonciation de son père ; mort sans alliance ;
- Helen-Violette (née 1915), mariée à James, comte de Pourtalès en 1937, d'où postérité, puis à Gaston Palewski (1901-1984) ; elle a repris le titre de duchesse de Sagan, transmissible par les femmes ; - Bosen (1867-1952), connu duc de Valençay, duc de Sagan à la mort de son neveu, duc de Talleyrand et duc de Dino à la mort de son frère. Marié à trois reprises (1901-1938-1950), sans postérité, il institua M. Jean Morel, son légataire universel;

3) Adalbert (1837-1915), reconnu duc de Montmorency par décret impérial en 1864. Marié à Paris, en 1866, à Carmen Aguado y Mac Donell (1847-1880), d'où un fils unique, Louis (1867-1951), duc de Montmorency à la mort de son père. Marié trois fois (1891-1917-1950), sans postérité.

Louise, princesse de VAUDEMONT

Louise-Auguste-Elisabeth-Marie-Colette de Montmorency, de la branche des Pays-Bas, naquit en 1763.

En 1778, à peine âgée de quinze ans, elle fut mariée à Joseph-Marie de Lorraine, prince de Vaudémont, fils de la fameuse comtesse de Brionne.

Talleyrand fit sa connaissance dès avant la Révolution, à l'époque où, de frêle et languissante personne, Mme de Vaudémont devint subitement potelée, active et entreprenante.

Elle émigre en 1791, se fixant à Altona, près de Hambourg, où elle tient une véritable cour d'émigrés quelque peu « jacobins » et plus ou moins désireux de regagner la France, nourrissant au fond d'eux-mêmes des idées libérales, celles qui étaient chères au duc d'Orléans. Il n'est pas exclu qu'en rentrant de son exil américain, via Hambourg, Talleyrand ne la rencontrât pas.

Sous le Consulat et l'Empire, Mme de Vaudémont fréquente assidûment les salons, dont celui de la rue du Bac, et tient le sien à Suresnes. Les rencontres avec le prince de Bénévent deviennent fréquentes, chaque fois plus familières et plus confiantes que la veille.

Mme de Vaudémont fut reçue à Valençay, où, après la disparition de la duchesse de Courlande (1821), elle occupa la chambre d'honneur.

Passionnée de politique, elle complota contre le régime impérial avec les ennemis du pouvoir plus ou moins révélés, tels Boisselin et Vitrolles, Talleyrand et Dalberg.

Après 1830, la princesse aura ses entrées privilégiées au Palais-Royal et ne cessera, par l'intermédiaire de Mme Adélaïde,

d'assurer une liaison supplémentaire entre le roi et le prince de Talleyrand

Veuve dès 1812, Mme de Vaudémont mourra à Paris, presque subitement, dans la nuit du 31 décembre 1832 au 1er janvier 1833.

Eugène d'Arnaud, baron de VITROLLES

Eugène d'Arnaud, baron de Vitrolles, naquit à Vitrolles, près d'Aix-en-Provence, en 1774.

Il émigra, servit dans l'armée de Condé et ne rentra en France qu'en 1799.

Inspecteur des bergeries impériales en 1812, il fut intimement lié avec le duc de Dalberg et, par suite, avec Talleyrand.

Ce dernier l'accrédita auprès des Alliés en 1814, l'amenant à jouer un rôle important dans les transactions en cours avec l'empereur; il contribua, notamment, à la rupture du congrès de Châtillon.

En 1815, il tenta de soulever les départements du sud de la France contre Napoléon, fut arrêté à Toulouse, proscrit, et ne dut la vie qu'à l'intervention de Caulaincourt, duc de Vincennes.

Plus proche politiquement du comte d'Artois que de Louis XVIII, bien tourné de sa personne, il brilla dans les salons et fut apparemment séduit par Mme de Dino. De 1817 à 1829, elle fut sa fidèle correspondante. Il se dégage des lettres de la duchesse des propos tantôt sévères, tantôt très tendres mais toujours empreints d'amitié.

Ministre plénipotentiaire en Toscane en 1822, il fut nommé Pair de France en 1830. C'est alors qu'il tenta vainement de faire rapporter les fâcheuses ordonnances, lesquelles aboutirent à la révolution de juillet.

Inconditionnel légitimiste, Vitrolles sera arrêté lors des émeutes de février 1831 puis relâché, cessant toute activité politique. Il mourra presque aveugle, à Paris, en 1854.

